

Contrep point oint point

Contrepoint • No.6 • 2021

**La revue européenne
des traducteurs
littéraires du CEATL**

Sommaire

- Le mot de la rédaction** 3
- Changer les mots – changer l’histoire
Traduire le langage injurieux dans
la littérature du XXe siècle** 6
Johanna Hedenberg
- Good vibrations :
le CEATL durant la pandémie** 10
Francesca Novajra
- Réaffirmer le militantisme linguistique :
traduire la poésie yiddish en catalan** 13
Golda van der Meer
- « Un endroit où réfléchir ensemble »** 17
Entretien avec *Dr Renate Birkenhauer*, la
vice-présidente du Collège européen des
traducteurs

TRADUIRE ENTRE « PETITES » LANGUES Petit, mais costaud : entre islandisation et traduction Magnea Matthíasdóttir	21
Transposition de la directive à l'autrichienne Werner Richter	24
NOUVELLES D'EUROPE : FINLANDE Un œil sur la Finlande Portraits de nos associations membres	28
Auteurs et traducteurs tirent la couverture à deux Entretien avec Jennifer Croft et Mark Haddon , de la campagne #TranslatorsOnTheCover	32
La clic-liste du CEATL : Liens vers le monde de la traduction	36

Le mot de la rédaction

Partout, dans notre monde tourmenté, des gens élèvent la voix pour dénoncer les nombreux phénomènes qui sont à l'origine de tant de graves problèmes : le réchauffement climatique, l'accroissement des inégalités, la polarisation, les migrations, pour n'en citer que quelques-uns. La vaste communauté des traducteurs, dont les traducteurs littéraires, n'a pas été en reste, même si les difficultés auxquelles elle est confrontée sont, il est vrai, d'une importance moindre.

Pourtant, élever la voix pourrait paraître contradictoire avec la nature même du traducteur. Ne sommes-nous pas soumis à ce que d'autres ont dit ?

Répondre par l'affirmative serait méconnaître ce que signifie être traducteur. Et ignorer la façon dont les langues fonctionnent dans la société.

« La langue est le miroir de nos existences », dit l'un des protagonistes de *Tutunamayanlar* (« Les déconnectés »), un roman avant-gardiste d'Oğuz Atay (1934-1977). Il expose la manière dont

les idéologies politiques ont façonné la langue turque. Tandis que des puristes, désireux de laisser le passé derrière eux, s'engageaient dans la création de néologismes, d'autres, plus conservateurs, mettaient l'accent sur les emprunts à l'arabe et au persan d'autrefois – évolution qui a entraîné une situation de quasi-diglossie. Et durant une longue période, chaque utilisateur de la langue s'est vu contraint d'opérer un choix. C'est de cette dichotomie que les déconnectés tentent de sortir, dans la langue comme dans d'autres domaines de la société.

Dans son article sur la traduction en suédois des termes italiens *negro* et *negrigura*, Johanna Hedenberg propose un exemple actuel de vocables hautement politisés et des dilemmes qui en résultent. Son argumentation nuancée prend en compte divers facteurs : les changements de sens, l'évolution des connotations au fil du temps, la fonction littéraire de ces termes, leur utilisation pour caractériser des personnages de roman, les relations entre le traducteur et ses lecteurs, les réflexions des éditeurs.

Son article parle de conflits de valeurs et de présupposés, tout en montrant la liberté dont jouit le traducteur – et la responsabilité qui en résulte : après la publication de sa traduction, Hedenberg a engagé un débat public sur ses choix.

« Les traducteurs peuvent eux aussi élever la voix, et ce de diverses manières »

Dans le même esprit, Golda van der Meer parle du rôle essentiel que les traducteurs travaillant vers et depuis le yiddish ont joué dans le renouveau de cette langue et sa survie, et souligne que traduire des poètes non traduits est une façon de s'insurger contre la marginalisation d'une langue et de ce qu'elle a exprimé. Magnea Matthíasdóttir raconte l'histoire d'une langue qui, en partie grâce à ses traducteurs, « s'élève » contre ses anciens colonisateurs en « islandisant » chaque mot et en les accueillant chez soi.

Dans l'ensemble, ce numéro de *Contrepoint* montre que les traducteurs peuvent eux aussi élever la voix, et ce de diverses manières : Werner Richter relate le laborieux processus

de la transposition autrichienne de la directive européenne sur le droit d'auteur dans le marché unique numérique. Francesca Novajra dresse une longue liste d'initiatives prises par des associations de traducteurs de toute l'Europe au cours de l'année (covid) passée. Jennifer Croft et Mark Haddon racontent comment ils ont débuté leur campagne #TranslatorsOnTheCover, une initiative conjointe d'un traducteur et d'un écrivain pour susciter l'adhésion des éditeurs. Et Renate Birkenhauer rappelle comment la célèbre résidence de traducteurs à Straelen, en Allemagne, a été créée pour servir de lieu de rencontres entre collègues, de recherches et d'échanges d'idées. Tous montrent l'importance d'élever la voix, de l'élever tous ensemble.

Depuis le dernier numéro de *Contrepoint* en juin dernier, nous avons reçu d'excellentes nouvelles de [la Fondation Jan Michalski](#) pour l'écriture et la littérature auprès de qui nous avons déposé une demande de subvention. Créée en 2004 en Suisse, cette fondation a pour objectif « de favoriser la création littéraire et d'encourager la pratique de la lecture à travers diverses actions et activités ». *Contrepoint*, revue en ligne bilingue, a reçu une généreuse contribution qui l'aidera à poursuivre son activité. Le comité de rédaction y voit une marque de confiance dont il est très reconnaissant. Cette subvention souligne l'importance du soutien financier dans le domaine de la création littéraire et, en l'occurrence, de la traduction.

« Je suis là, cher lecteur, où es-tu ? » demande un écrivain et marchand d'histoires à la fin du célèbre recueil de nouvelles d'Oğuz Atay. Quant à nous, rédactrices de *Contrepoint*, nous espérons que vous êtes là, nous espérons que ce numéro vous incitera à élever la voix, par le biais de la littérature ou de tout autre moyen que vous jugerez opportun. Nous sommes là et accueillerons avec plaisir vos réactions.

Hanneke van der Heijden, Anne Larchet et Juliane Wammen
editors@ceatl.eu

Traduit de l'anglais par Corinna Gepner



Hanneke van der Heijden est traductrice littéraire et interprète de turc en néerlandais, et autrice d'un [blog](#) sur la littérature turque.

Photo : Collection privée



Anne Larchet est interprète indépendante et traductrice d'espagnol en anglais.

Photo : Martin de Haan



Juliane Wammen est traductrice littéraire d'anglais, de suédois et de norvégien en danois couronnée par un important prix de traduction.

Photo : Tim Flohr Sørensen

Changer les mots – changer l’histoire

Traduire le langage injurieux dans la littérature du XXe siècle

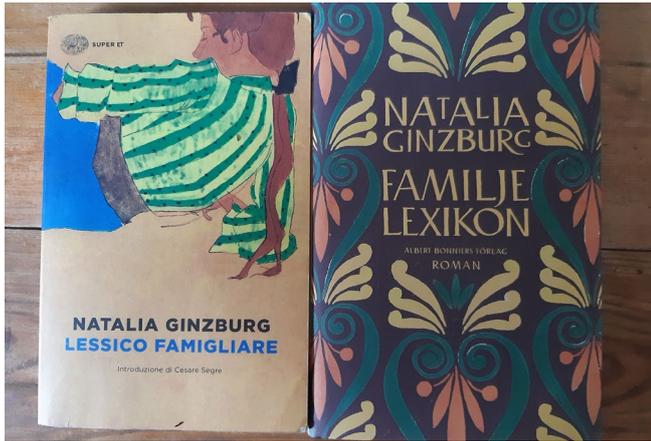
Johanna Hedenberg

Le *Lessico familiare* de Natalia Ginzburg (traduit en français sous le titre *Les Mots de la tribu*¹) s’ouvre sur une préface de l’auteur expliquant que « les endroits, les événements et les personnes dépeints dans le livre sont réels », que les noms le sont également et qu’elle n’a écrit que ce dont elle se souvenait. Quoique souvent qualifié de roman, ce classique moderne s’apparente plutôt à des mémoires, avec des portraits de la famille de l’écrivaine, de ses amis et de ses connaissances dont beaucoup ont joué un rôle éminent dans l’histoire politique et culturelle de l’Italie. Une de ses caractéristiques principales réside dans la façon dont l’histoire est racontée – la narratrice décrit des personnes et relate des événements sans commentaire ni jugement, sans laisser paraître grand-chose de ses pensées et de ses sentiments. Autre caractéristique d’importance égale, voire supérieure : le « lexique ». Les membres de la famille utilisent fréquemment des mots et des expressions spécifiques, souvent dialectaux ou quelque peu singuliers. Ces derniers ne servent

pas seulement à caractériser les personnes, mais aussi à maintenir la cohésion des souvenirs, à faire courir un fil commun à travers l’histoire et à donner du rythme au texte. Dès lors, quand j’ai retraduit ce livre (il avait été traduit une première fois en suédois par Ingalisa Munck en 1981), il fallait à l’évidence que j’y sois très attentive.

Les premières pages du roman font une grande place au père de Ginzburg, un tyran domestique irascible doté d’opinions bien arrêtées et jugeant sévèrement les autres. Cependant, à mesure que l’histoire évolue, il apparaît sous un éclairage plus indulgent. Il y a souvent un contraste entre ses vitupérations et ce qu’il dit réellement – il dénigre plus qu’il n’insulte. « *Negro* » et « *negrigura* » constituent deux de ses « éléments de vocabulaire ». Comme d’autres, ils sont placés entre guillemets et le lecteur se voit expliquer l’usage qu’en fait le père et le sens qu’ils ont pour lui. Un *negro*, c’est une personne maladroite ou dépourvue de manières, et *negrigura* désigne un large éventail

¹ Trad. Michèle Causse, Paris, Grasset, 1966. La préface de Natalia Ginzburg ne figure pas dans l’édition française. [NdT]



**Couvertures de *Lessico familiare* par Natalia Ginzburg et de sa traduction en suédois par Johanna Hedenberg
Photo : Johanna Hedenberg**

d'habitudes ou d'actions qui déplaisent au père mais sont sans conséquence, comme être mal chaussé ou habillé pour une randonnée en montagne ou engager la conversation avec tout le monde. Et ces termes, il les utilise à la fois en parlant des membres de sa famille et en s'adressant à eux et à d'autres personnes de son entourage – aucun n'étant noir.

L'évolution du sens des mots avec le temps

Autrefois largement utilisé pour désigner les Noirs, le mot italien *negro* est aujourd'hui considéré comme un terme raciste et très injurieux devant être remplacé par *nero* (« noir »), par exemple. L'emploi de *neger*, l'équivalent suédois de l'italien *negro*, me semble même encore plus fortement prohibé. Lorsque sa simple mention est perçue comme une grave insulte, on lui substitue souvent « le mot en n » (*n-ordet*) et ce jusque dans les discussions théoriques sur le racisme, la littérature, etc. Personnellement, je trouve cela problématique. Les valeurs et les comportements changent, et tendre vers plus d'égalité et d'intégration peut apporter une contribution positive à la langue. Mais comment pouvons-nous

comprendre les changements et en débattre si l'on ne sait pas exactement ce dont on parle ? En suédois il y a plusieurs termes considérés comme injurieux dans ce contexte et la tendance à employer « le mot en n » occulte la différence existant entre *neger* et *nigger* – ce dernier étant également utilisé en suédois, bien entendu avec une connotation encore plus insultante.

Beaucoup diront qu'on ne peut plus ou ne doit plus employer ces termes. Cependant, dans le cas du *Lessico familiare*, j'étais convaincue que la meilleure traduction, pour diverses raisons, serait *neger* et *negerfasoner* (qui signifie approximativement « manières de nègre »). Le livre de Natalia Ginzburg a été publié pour la première fois en 1963, l'histoire elle-même débute lorsqu'elle est enfant, dans les années vingt, et son père, Giuseppe Levi, est né en 1872. Quand Ginzburg a écrit ce livre, il y a presque soixante ans, le mot *negro* n'était pas considéré de la même façon qu'aujourd'hui. À l'époque où le père s'en sert, trente ou quarante ans plus tôt (l'Italie était alors gouvernée par un régime fasciste et nourrissait des ambitions coloniales), il était même d'un usage plus courant. Et sans doute le père avait-il appris à l'utiliser dès son enfance, cinquante ans auparavant, à la fin du XIXe siècle.

En bref, c'est un livre qui comporte de multiples strates temporelles, et les soixante ans qui se sont écoulés entre la publication de l'ouvrage en Italie et sa retraduction en suédois en rajoutent une de plus, toutes ces strates contribuant à la complexité du texte. Or je crois essentiel de ne pas essayer de réduire cette complexité. Cependant il y a une autre dimension importante. Giuseppe Levi était juif et a grandi dans une

communauté où l'on employait des mots appartenant à un vieux dialecte judéo-italien mâtiné entre autres d'influences sépharades. Dans ce contexte, *negrigura* et *negro* désignaient respectivement des choses stupides et des gens empruntés, ridicules ou stupides sans aucune connotation raciale. Toutefois, cette dimension, que j'ai découverte au cours de mes recherches, est rarement mentionnée et les éditions italiennes modernes ne comportent pas de notes explicatives. Or pour autant que je sache, les lecteurs actuels de l'original n'en sont pas tous informés et ce n'était pas non plus le cas auparavant.

Interpréter les intentions de l'autrice

Quel était le sentiment de Natalia Ginzburg à l'égard de ces termes, était-elle au fait de leur historicité juive ? Nous l'ignorons, car elle ne s'est jamais exprimée publiquement sur le sujet. Et nous ne savons pas non plus si son père en avait conscience ni ce que lui inspirait leur emploi. Qui plus est, l'objectif de Ginzburg tel qu'il apparaît dans la préface citée *supra* consistait à dépeindre le passé au travers de ses souvenirs d'une manière directe, sans les interpréter ni imposer une vision des choses. Il va de soi que le simple fait d'opérer un choix parmi ces souvenirs et de les formuler d'une certaine manière constitue *nécessairement* une forme d'interprétation. Cependant, en rapportant ce qu'elle a entendu enfant de ses parents et d'autres personnes, Natalia Ginzburg veut certainement être aussi proche que possible des mots réellement prononcés. Lesquels, à leur tour, sont bien souvent issus de l'enfance des locuteurs.

L'ensemble de ces éléments m'encourageait à opter pour *neger* et *negerfasoner* dans la traduction suédoise. En outre, la récente retraduction en anglais utilise « negro » et « negroism », complétés par une note sur la dimension juive de ces termes, une solution qui me paraissait pouvoir être retenue pour l'édition suédoise. Cependant j'étais consciente que certains lecteurs pourraient s'en offusquer et que l'éditeur aurait peut-être un avis différent sur la question. Et de fait, il m'a dit qu'on ne pouvait pas employer ces mots et, après en avoir discuté avec lui, j'ai accepté à contrecœur de chercher des termes dépourvus de connotation raciale qui correspondent au sens voulu par le père et soient en même temps un peu étranges ou désuets.

Prise dans une situation absurde

L'histoire aurait pu s'arrêter là, mais lorsque ma traduction de ces termes a été mise en cause dans une recension suédoise de l'ouvrage au motif qu'elle édulcorait le texte, je me suis retrouvée dans une situation absurde. J'étais à la fois d'accord avec cette critique et tenue pour responsable d'un choix qui m'avait paru d'emblée plutôt insatisfaisant. J'ai donc écrit un [article](#) dans lequel j'expliquais le contexte et il y a eu un petit débat avec l'éditeur².

On pourrait se demander s'il valait la peine d'en faire toute une histoire. Quand un livre est traduit, édité et publié, il y a toujours des compromis, non ? En effet, mais en l'occurrence la question avait été soulevée avant le processus éditorial habituel et le directeur littéraire de la maison d'édition était lui aussi

² Cet article a été suivi d'une [réponse de l'éditeur](#) et d'un dernier [article de la traductrice](#). Tous ont été publiés dans le quotidien suédois *Sydsvenskan* où avait paru la recension [NdlR].



Johanna Hedenberg traduit de l'italien, du français et du néerlandais en suédois. Ses premières traductions littéraires remontent à près de trente ans, après quoi elle a travaillé plus de dix ans pour diverses institutions européennes au Luxembourg et à Bruxelles, avant de retourner à la Suède et à la littérature. Elle a été membre du conseil d'administration de la section des traducteurs de l'Union des écrivains suédois, qu'elle a présidée de 2014 à 2016.

Johanna Hedenberg
Photo : Håkan Lindgren

impliqué. C'était plus qu'une simple divergence d'opinions sur un détail et j'avais été soumise à forte pression. Les termes que j'ai finalement retenus, *grobian* et *grobianfasoner*, fonctionnent dans le contexte mais laissent de côté une dimension importante. Et cet exemple particulier met en lumière un problème plus vaste.

Comme je l'ai écrit plus haut, les valeurs et les comportements changent, de même que la langue. Cependant, en supposant les lecteurs incapables de lire sans filtre des textes anciens, nous sous-estimons leur intelligence, et plus nous adaptons le passé au présent, plus il deviendra difficile de comprendre l'histoire.

Dans mon travail, je m'efforce de rendre au mieux les textes en suédois, avec mon expérience, mes connaissances et mon discernement, mais je n'essaie jamais de les changer, d'atténuer ce que je n'aime pas ou de l'adapter aux attentes des autres. Je ne crois pas que le traducteur doive essayer de deviner ce que l'auteur a pensé ou voulu dire au-delà de ce qu'on comprend en lisant le texte. Et encore moins de quelle façon il ou elle l'aurait écrit aujourd'hui.

D'abord, parce qu'il est impossible de le savoir et que cela ne donnerait lieu qu'à des spéculations ; ensuite, parce que le texte n'a pas été écrit aujourd'hui.

La tendance à adapter les textes à ce qu'on suppose compréhensible et approprié pour un lecteur moderne conduit à des anachronismes et met en danger l'intégrité de l'auteur et l'indépendance du traducteur. Quoique ce type d'adaptation procède souvent d'une bonne intention, elle révèle un manque de respect pour la littérature. Et il n'y a aucune garantie que cette tendance se limitera à des termes isolés ou à certains domaines. J'imagine très bien un futur où l'on demandera au traducteur d'introduire dans un dialogue se déroulant en 1850 des termes sur le handicap forgés à notre époque ou de remplacer un voyage en avion mentionné incidemment par un trajet en train politiquement plus correct. Et je peux aussi imaginer que ce processus sera le fait de forces réactionnaires et non progressistes. J'espère toutefois que l'avenir me donnera tort et que nous pourrions débattre de ces questions avec franchise et impartialité.

Traduit de l'anglais par Corinna Gepner

Good vibrations :

le CEATL durant la pandémie

Francesca Novajra

J'ai lu quelque part que la mère de Brian Wilson des Beach Boys lui avait raconté que les chiens pouvaient percevoir les vibrations des gens, les mauvaises en particulier. Convaincu que les humains étaient capables de sentir aussi les bonnes, il a beaucoup travaillé sur une certaine chanson pour les traduire en musique. Lors de nos dernières AG, nous avons adopté un rituel que nous avons baptisé *Good Vibes*, « bonnes vibrations » : chaque délégué doit raconter en soixante secondes une expérience significative de son association, un exemple de bonnes pratiques susceptibles d'inspirer d'autres pays. Et comme beaucoup d'autres choses, nos bonnes pratiques ont dû s'adapter à la crise du covid de 2020 et 2021.



Vue d'Åland
Photo : Juliane Wammen

Les traducteurs, des esprits curieux

La pandémie nous a tous frappés de plein fouet, mais notre travail quotidien n'a pas beaucoup changé durant le confinement : après un premier moment de choc et désarroi, nous avons continué de traduire à notre bureau, chez nous. Notre travail est solitaire, c'est vrai, mais nous ne sommes pas des ermites. Notre besoin d'échanger nos idées est physiologique. Les traducteurs sont les esprits les plus curieux que l'on puisse rencontrer. Et il ne pourrait en être autrement : pour se plonger tous les jours dans les mots de quelqu'un d'autre, les distiller dans une autre langue sans en perdre une seule goutte, il faut être curieux, il faut beaucoup voyager, physiquement et par l'imagination.

L'arrivée du covid a soudain fermé nos fenêtres : plus de salons, plus de festivals, plus de lectures ni de rencontres avec les auteurs, plus de séminaires avec les collègues, plus de colloques. Heureusement, nous sommes aussi des esprits flexibles et nous avons commencé à prendre des bouffées d'air par le biais de séances virtuelles sur Zoom. Au début un peu intimidés, effarouchés ou même méfiants, nous avons peu à peu fait de cet outil notre nouvelle fenêtre vers l'extérieur et nous nous sommes aperçus que nous étions nombreux, que nous

pouvions dialoguer avec des collègues qui habitaient une autre région, un autre pays, un autre continent même.

Zoom, notre nouvelle fenêtre vers l'extérieur

Depuis mars 2020, Zoom est ainsi entré dans les foyers, et les traducteurs en ont profité. Interviews, vidéo, festivals, les rencontres se sont multipliées comme jamais auparavant. Visioconférences, directs sur Facebook, Twitter, échanges par email. Pour donner quelques exemples, après le projet de traduction d'une **comptine sur le coronavirus** en plus de trente-cinq langues, le Salon du Livre jeunesse de Bologne (BCBF) a invité le CEATL et la FIT à une **table ronde sur les conditions de travail des traducteurs jeunesse**. En Catalogne, l'AELC a lancé un **programme** de conseils qui permettra des échanges entre des binômes de traducteurs de et vers le catalan. Au Portugal, le **prix de traduction littéraire Francisco Magalhães** a réalisé un bandeau qui pour la première fois sera mis sur le livre gagnant, **APT** parrainera une traductrice afghane réfugiée et a lancé un partenariat avec des jeunes traducteurs chinois de Macao. Aux Pays-Bas, l'**Auteursbond** est en train de négocier un nouveau contrat pour les traducteurs et a créé un comité pour atteindre davantage d'écrivains et de traducteurs de couleur et leur offrir des opportunités et de la visibilité. En Allemagne, les traducteurs ont réalisé des **journaux de traduction** et de petites **vidéos** de leur travail, et à Berlin est né **Translational**, le premier festival allemand sur la traduction littéraire. En Croatie, les traducteurs de **DHKP** ont réalisé une série d'émissions radio, **Književni trenutak** (le moment littéraire), en Slovénie l'association **DSKP** a tourné une vidéo sur la nouvelle résidence pour traducteurs **Sovretov kabinet** à

Hrastnik. Au Royaume-Uni, la **Society of Authors**, avec l'auteur Mark Haddon et la traductrice Jennifer Croft, ont lancé la campagne **#TranslatorsOnTheCover** pour que les traducteurs soient mentionnés en couverture. Et le CEATL, la FIT et le réseau **Petra-E** ont été invités au premier congrès international de traducteurs de littérature italienne **Dall'italiano al mondo**. Le groupe de travail des droits d'auteurs du CEATL a aidé les collègues roumains à négocier la transposition de la DSM et deux enquêtes importantes ont été menées auprès de nos membres : **une sur la situation juridique et contractuelle**, l'autre sur les conditions de travail. En Suisse, 84 associations culturelles (littérature, arts visuels, danse, théâtre, cirque, musique) se sont unies dans une **Taskforce Culture** pour un nouveau départ planifié et coordonné.

Mais l'élément le plus important qui ressorte de témoignages des collègues, c'est que les gouvernements nationaux européens ont octroyé des



Les délégués du CEATL à Åland
Photo : Juliane Wammen

aides financières aux traducteurs littéraires, et cela a été un levier pour revendiquer des conditions de travail plus équitables : dans de nombreux pays comme la Pologne, la Finlande,



Francesca Novajra est traductrice littéraire de l'anglais et du français vers l'italien. En 2017, elle a reçu le prix **Astrid Lindgren de la FIT**. Elle est déléguée au **CEATL** pour l'association italienne **AITI** depuis 2013 et actuellement vice-présidente du **CEATL** et membre du groupe de travail de **Bonnes Pratiques**. Elle habite au **Frioul-Vénétie Julienne**, une région frontalière du nord-est de l'Italie, avec son mari, ses enfants, deux chats et un chien.

Francesca Novajra
Photo : Lorenzo Cecotto

les Pays-Bas, le Danemark, l'Italie et l'Espagne, les traducteurs littéraires ont entamé des négociations pour obtenir que de meilleurs statuts et conditions soient inclus dans les aides visant les artistes-auteurs.

Åland et le ruska

Après deux AG virtuelles, les collègues suédois (SFF – section des traducteurs) et finlandais (SKTL et KAOS) ont travaillé pendant des mois pour organiser une assemblée en présence, en sachant qu'elle risquait d'être annulée à la dernière minute. Finalement, l'assemblée a eu lieu dans un magnifique archipel dans la mer Baltique, en plein *ruska*, mot finlandais qui indique l'explosion des couleurs du feuillage d'automne. Åland. 6 145 îles dont seulement 80 sont habitées, territoire finlandais où l'on parle suédois (le finlandais est parlé par 5 % de la population), avec un statut démilitarisé et neutre, et une extrême autonomie politique (son propre passeport, son

drapeau, ses propres timbres, etc.)³. Un modèle de paix et de cohabitation. Quel lieu de rencontre plus approprié pour se retrouver après un an et demi de pandémie ? Nous étions une trentaine de délégués, venus des quatre coins de l'Europe, et nous nous sommes régalés, heureux de nous revoir en personne, presque incroyables de pouvoir travailler à nouveau côte à côte dans les groupes de travail, enthousiastes de nous rendre à la **Bibliothèque de Mariehamn** pour écouter Ulla Lena Lundberg, autrice du livre *Is*, dialoguer avec ses traductrices, la Polonaise Justyna Czechowska et la Finlandaise Leena Vallissari. Et encore, goûter le *pannukakku* en passant d'une langue à l'autre, entre un sauna finlandais et une plongée dans la mer glacée.

C'est une énergie volcanique qui s'est libérée à Åland parmi les traducteurs, et comme vient de me l'écrire notre collègue Andreas Jandl : « les *good vibes* de Mariehamn vibrent encore ».

³ Matthieu Chillaud, 'Les îles Åland : un laboratoire insolite du désarmement géographique?', AFRI (Annuaire français de Relations internationales), volume VIII, 722-735, 2007.

Réaffirmer le militantisme linguistique :

traduire la poésie yiddish en catalan

Golda van der Meer

vi lang kan man shteyn in a fenster
(« Quant de temps es pot romandre davant la finestra »)
Debora Vogel (1900-1942)

Ce vers yiddish est extrait d'une série de poèmes intitulée *3 lider fun vartn* (« Trois poèmes sur l'attente »), de la poétesse Debora Vogel. Cela donnerait en français : « Combien de temps peut-on rester devant une fenêtre. » Dans ce poème, la poétesse attend à la fenêtre son bien-aimé qui arrive d'une autre ville. On pourrait aussi l'interpréter comme une interrogation sur le temps que doit attendre un auteur pour être traduit. Les poètes yiddish le sont rarement, *a fortiori* les femmes.

Le yiddish et le catalan sont deux langues qui ont été persécutées dans l'Europe du XXe siècle. En ce vingt-cinquième anniversaire de la Déclaration universelle des droits linguistiques, il nous paraît judicieux de faire un point sur leur situation actuelle. Alors que le yiddish connaît une sorte de « renouveau »,

l'usage du catalan serait en déclin d'après certains linguistes catalans.

Ces dernières décennies ont vu une renaissance de la langue yiddish. Parmi les éléments qui y ont contribué, on citera de nouveaux manuels (*In eynem*, 2020), de nouvelles traductions en yiddish (*Harry Potter*, 2020 – celle-ci a connu un tel succès qu'à la fin du mois de février 2021, le Yiddish Book Center a annoncé qu'il était en rupture de stock sur son site de vente en ligne), des séries télévisées en streaming dont le yiddish est l'une des langues principales (*Unorthodox*, *Shtisel*), des cours et des conférences en ligne, et un ouvrage sur le yiddish de Jeffrey Shandler (*Biography of a language* [Biographie d'une langue], 2021). De son côté, le catalan est en déclin et les partis nationalistes espagnols s'efforcent même de conforter cette tendance, par exemple en menaçant de mettre fin au programme d'immersion linguistique catalan dans les écoles ou d'arrêter la diffusion de la chaîne de télévision régionale catalane. Ces dernières années,

la langue a donc été au cœur d'un débat dans les parlements espagnol et catalan.

Le catalan, un exemple pour le yiddish

Cependant, au cours des dernières décennies, un intérêt pour les langues minoritaires s'est développé dans le milieu universitaire et les écoles de langues (en ligne). On en donnera pour exemple l'École officielle de langues de Barcelone, une institution consacrée à l'enseignement des langues aux adultes, qui va ouvrir un cours de yiddish. Enseigner le yiddish à des locuteurs catalans à Barcelone pourra paraître singulier, et cependant, durant la guerre civile espagnole, le yiddish a été présent dans les rues barcelonaises. Et bien que le yiddish et le catalan viennent de familles, d'histoires et de traditions différentes, ils partagent certaines vues sur la façon de normaliser la langue. Ainsi, une conférence sur le catalan organisée à Barcelone en 1906 a pu servir de source d'inspiration « spirituelle » à celle qui s'est tenue à Czernowitz sur la langue yiddish en 1908⁴. Ces deux conférences ont fixé des objectifs et des méthodes qui pourraient être appliqués à n'importe quelle langue minoritaire, quelle que soit son histoire :

- (a) normaliser la langue au moyen de dictionnaires, de grammaires, d'atlas des dialectes ;
- (b) sensibiliser la population aux questions linguistiques et faire la promotion de ces idées par le biais des médias, de la littérature et de l'éducation.

Dans la foulée de ces conférences, on créa des institutions universitaires pour étudier ces langues. L'*Institut d'Estudis Catalans* (Institut d'études catalanes) fut

fondé en 1907, tandis que son équivalent pour le yiddish, *Yidisher Visnshaftlekher Institut* (YIVO), voyait le jour en 1925.

Dans *Oyfgabn fun der yidisher filologye* (« Les missions de la philologie yiddish », 1913), **Ber Borokhov** se sert du catalan et d'autres langues minoritaires ainsi que de leur combat pour s'imposer comme autant d'exemples pouvant inspirer le yiddish. Pour lui, ceux qui œuvrent dans les arts et la culture devraient prendre l'initiative dans la lutte en faveur du yiddish. À titre d'illustration, il renvoie à *Els Jocs Florals* (« Les Jeux floraux »), un concours de poésie qui avait eu lieu en Catalogne durant les années 1880 (période dite *La Renaixença*, la « Renaissance » [de la langue catalane]) aux fins de renforcer et d'encourager l'utilisation du catalan par le biais d'un médium culturel, la poésie. Écrire et lire de la poésie catalane était censé aider la langue à se développer et, expliquait Borokhov, on pouvait faire de même avec le yiddish.

Traduire pour « rendre compréhensible »

Le yiddish était la langue des communautés juives ashkénazes. Elle s'est développée à partir du Xe siècle en Europe centrale et orientale et s'est répandue dans de nombreuses régions en parallèle des langues locales. Elle tire pour partie sa syntaxe et son vocabulaire de l'allemand du Moyen Âge, mais on y relève aussi des traces d'hébreu, de latin et plus particulièrement de langues slaves.

Certains des premiers textes yiddish ont été traduits de l'hébreu, pour l'essentiel des ouvrages religieux. Ces

⁴ Cet exemple est tiré d'un article de Holger Nath figurant dans *The Politics of Yiddish*, Dov-Ber Kerler (dir.), 1998.

traductions avaient un but plus pratique que littéraire : c'était une façon d'en permettre l'accès aux Juifs qui ne lisaient pas cette langue. L'entreprise avait pour nom *taytshn* (« rendre compréhensible »). Un des ouvrages religieux les plus traduits en yiddish est la *Tsene-Rene* (la « Bible des femmes »).

Borokhov n'était pas le seul yiddishiste à militer pour cette langue, des linguistes et activistes tels que Chaim Zhitlowsky et Max Weinreich ont ouvert des écoles où l'on enseignait le yiddish et écrit des dictionnaires et des grammaires. Un certain nombre d'auteurs connus de la littérature yiddish de la fin du XIXe et du début du XXe siècle, tels que Sholem Aleichem (1859-1916) et Mendele Moykher-Sforim (1836-1917), ont abandonné l'hébreu pour le yiddish afin de gagner des lecteurs. À la veille de la Seconde Guerre mondiale,



Portrait de Debora Vogel par
Stanisław Ignacy Witkiewicz
Source : [Wikimedia Commons](#)

le yiddish était parlé par plus de dix millions de Juifs européens, il était devenu la langue principale des Juifs.

Traduire, un acte symbolique

Au début du XXe siècle, les efforts entrepris pour moderniser la société et le mode de vie des Juifs entraînèrent une vague de traductions en yiddish des œuvres de la littérature mondiale (de Balzac à Tolstoï, de Heine à Marx, Kant et Rousseau) ainsi que d'ouvrages philosophiques, historiques, scientifiques, économiques et politiques. Ce mouvement connut son apogée à l'époque de la Première Guerre mondiale. Le nombre de traductions chuta spectaculairement après la destruction des populations yiddishophones et des villes juives d'Europe au cours du second conflit mondial.

Au XXIe siècle, toutefois, les traductions en yiddish ont repris. Elles concernent pour l'essentiel la littérature de jeunesse, tels que *Le Petit Prince*, de Saint-Exupéry, ou *The Cat in the Hat*, du Dr Seuss. Shandler voit dans ces nouvelles traductions un acte symbolique visant à faire la démonstration de la « viabilité et de la vitalité » du yiddish. Elles contrediraient ainsi l'idée erronée selon laquelle le yiddish serait une langue morte.

Traduire pour innover

Pour leur part, les poètes yiddish modernistes du XXe siècle considéraient la traduction comme un instrument littéraire, à l'image de la conception qu'en avait Ezra Pound, comme une technique avant tout destinée à innover dans la langue cible. Traduire dans une langue nationale était d'un usage courant dans la France et l'Allemagne de la Renaissance à des fins de standardisation



Golda van der Meer a fait une thèse en études linguistiques, littéraires et culturelles à l'université de Barcelone. Son projet de recherche actuel porte sur le développement de la poésie yiddish moderniste en relation avec l'expérience de l'exil dans l'entre-deux-guerres. Elle enseigne le yiddish et traduit de la poésie yiddish (notamment l'œuvre des poètes femmes). Elle est membre du comité de rédaction de la revue *Mozaïka* et collabore avec le festival du film juif de Barcelone.

Golda van der Meer
Photo : collection privée

linguistique. Pour les langues minoritaires, la traduction revêtait une importance accrue lorsqu'il s'agissait en outre d'imposer sa présence. Dans le même esprit, les militants désireux de promouvoir le catalan et le yiddish ont tous éprouvé le besoin de traduire la littérature mondiale dans leur langue nationale afin de la consolider et de l'enrichir. Le poète catalan Josep Carner (1884-1970), par exemple, s'était juré de traduire les œuvres canoniques dans le but de développer la langue catalane.

Traduire, un acte militant

En ce qui me concerne, traduire de la poésie yiddish en catalan est une façon de réaffirmer ce militantisme linguistique. Nombre de poètes avaient entre autres pour objectif de préserver et d'enrichir leur langue maternelle, que ce soit le yiddish ou le catalan. Ainsi, en traduisant d'une langue minoritaire dans une autre, je poursuis ce travail de préservation tout en instaurant un dialogue entre les deux langues qui me sont proches. Le yiddish me rappelle la bibliothèque de mon père et le catalan est la langue de ma mère. J'ai grandi en lisant des histoires en yiddish et en comprenant que parler le catalan à Barcelone n'avait

pas toujours été facile. Ayant grandi sous Franco, alors que le catalan était une langue interdite, ma mère l'avait apprise dans des écoles clandestines. À l'époque, traduire en catalan relevait du militantisme. Cet activisme linguistique dans le domaine de la culture et par le biais de la traduction visait à assurer la survie du catalan.

La traduction en catalan du vers de Debora Vogel placé en exergue à cet article instaure un dialogue qui a existé autrefois et se trouve réactivé par ce biais. En traduisant en catalan cette poétesse polonaise yiddishophone d'avant-garde, j'attire l'attention sur la place des langues minoritaires en Europe. Dans le même temps, je donne une voix à cette forme de militantisme en faveur de deux langues en quête de consolidation dans un monde qui semble vouloir les marginaliser : *vi lang kan man shteyn in a fenster* (« Quant de temps es pot romandre devant la finestra »). Combien de temps, demandé-je, un poète d'une langue minoritaire doit-il attendre pour être traduit ?

Traduit de l'anglais par Corinna Gepner

« Un endroit où réfléchir ensemble »

Entretien avec *Dr. Renate Birkenhauer*, la vice-président du Collège européen des traducteurs

Chaque année, plus de sept cent cinquante traducteurs littéraires venus de tous les pays se rendent dans la petite ville de Straelen, dans l'ouest de l'Allemagne, tout près de la frontière avec les Pays-Bas. Ils séjournent en résidence à l'Europäisches Übersetzer-Kollegium, lieu d'accueil pour les traducteurs et les œuvres traduites depuis sa fondation. Quoique l'accent soit mis sur la littérature germanophone, c'est avant tout un lieu d'activités culturelles authentiquement européen, voire international, au sein du monde de la traduction. Contrepoint a demandé à la vice-présidente de l'EÜK, **Renate Birkenhauer**, de nous faire part de ses réflexions sur la nécessité toujours actuelle de disposer d'un lieu comme l'EÜK. Mais d'abord, nous avons souhaité connaître le contexte de la création du Collège.

L'Europäisches Übersetzer-Kollegium a été fondé en 1978 à l'initiative de deux traducteurs : Elmar Tophoven, originaire de Straelen, traducteur de Samuel Beckett, qui a vécu par la suite à Paris, et Klaus Birkenhauer, alors président de l'association des traducteurs

allemands, mon défunt mari, qui habitait à Tübingen (vieille ville universitaire) et était censé diriger le collège et développer ses activités culturelles.

Quelles sont les grandes idées qui ont présidé à la création du Collège ? Ont-elles changé au fil des années ?

Pour comprendre ce qui a motivé sa création, il faut rappeler qu'il y a plus de quarante ans, on ne disposait pas encore d'ordinateurs personnels. En Allemagne, toutefois, les traducteurs littéraires rêvaient d'un endroit où se rassembler, d'une grande bibliothèque remplie de dictionnaires et d'ouvrages de référence sur presque tous les sujets et toutes les époques, et de pouvoir proposer tout cela, en même temps qu'un hébergement en studio, à des collègues professionnels venant d'Allemagne et de l'étranger avec un projet de traduction : un lieu où réfléchir ensemble, partager ses connaissances et, avec un peu de chance, rencontrer un collègue de la langue source, un « dictionnaire sur pattes ». En fait, le terme *Kollegium* ne signifie pas « collège » : il est dérivé de « collègue ».

Une association à but non lucratif a été constituée afin de trouver des soutiens et des bailleurs de fonds pour pouvoir réaliser ce rêve. Elmar Tophoven a réussi à convaincre le maire et le directeur général de sa ville natale, Straelen, de leur céder un ensemble de cinq bâtiments très anciens, pour la plupart inoccupés, qu'il a fallu reconstruire afin de créer une maison répondant de manière idéale aux besoins des traducteurs : une bibliothèque de dictionnaires et d'ouvrages de référence sur deux niveaux qui en constituait le cœur, baptisée l'« Atrium », et vingt-neuf studios disposés tout autour.

Les rayonnages de la bibliothèque se sont vite remplis. Klaus Birkenhauer, qui était en contact tant avec ses collègues allemands qu'avec ceux de l'étranger, leur a demandé de « faire des courses », de fouiller les librairies anciennes et modernes et d'apporter tous les dictionnaires et ouvrages de référence importants qu'ils avaient pu trouver. Voilà comment nous avons réussi à avoir quelques encyclopédies célèbres et très rares telles que celle de Diderot et d'Alembert (1751-1772) ou les quatre-vingt-deux volumes du Dictionnaire encyclopédique Brockhaus et Efron publié en 1907 dans l'Empire russe.

Mais, bien sûr, le Kollegium propose également une sélection représentative d'ouvrages littéraires classiques et modernes écrits en allemand. Ces livres occupent les étagères installées dans les studios, si bien que nos hôtes vivent en quelque sorte dans une bibliothèque, ce qui crée une atmosphère productive. Cela permet aussi aux traducteurs de découvrir de nouveaux auteurs et des publications récentes. La bibliothèque est dirigée par un professionnel.

Les traducteurs apprécient le silence absolu qui règne dans cet endroit et qui rappelle celui d'un monastère. Ils se sentent stimulés par l'atmosphère de travail et disent souvent qu'au Collège ils sont plus efficaces que chez eux. En revanche, la grande cuisine dans laquelle ils se font à manger est un lieu d'échanges et de discussion.

Qui finance le Kollegium ?

Les activités du Kollegium sont financées par le Land de la Rhénanie-du-Nord-Westphalie et la petite ville de Straelen, qui ont soutenu ce projet d'établir des contacts dans le monde entier et de créer un lieu de rencontres international dans une zone rurale.

La *Kunststiftung* (fondation pour l'art) de la Rhénanie-du-Nord-Westphalie est également une donatrice très importante. C'est elle qui dote le prestigieux « Prix de la traduction de Straelen », décerné annuellement, ainsi qu'un prix Espoir, et qui sponsorise l'*Atriumgespräch* (les « discussions de l'Atrium ») : une réunion bisannuelle de quatre à cinq jours où un auteur allemand qui a publié récemment une œuvre ayant connu du succès rencontre tous les traducteurs de son livre afin de parler avec eux de façon exhaustive des difficultés qu'il présente et de ses particularités.

Quelles sont les autres activités de l'EÜK en dehors des résidences ?

L'EÜK est l'un des membres fondateurs du DÜF, le *Deutscher Übersetzerfonds* (Fonds allemand pour la traduction), qui, outre l'attribution de bourses d'études et de résidence à des collègues traduisant vers l'allemand, a développé un vaste éventail de formations destinées aux traducteurs professionnels.

L'EÜK organise et accueille un certain nombre de ces séminaires et ateliers tout au long de l'année. Par exemple, les très efficaces ateliers bilingues ViceVersa, tels l'atelier allemand-chinois ou allemand-espagnol, qui réunissent des traducteurs d'une paire de langues : six traducteurs traduisant vers l'allemand et six autres traduisant de l'allemand pendant une semaine, chacun arrivant avec une traduction en cours. Ils travaillent sous la direction d'un traducteur expérimenté dans chacune des deux langues. Cela permet aux participants de rencontrer des collègues locuteurs de leur langue de travail.

L'université de Düsseldorf propose un cursus de traduction littéraire et, deux fois par an, les étudiants effectuent un stage d'une semaine au Kollegium. Ils sont sous la supervision de collègues expérimentés, qui les initient également aux réalités pratiques de la profession, comme la législation sur le droit d'auteur, la négociation avec les éditeurs, le travail de recherche et la gestion du stress en cas d'échéances rapprochées.



*L'Atrium au Kollegium
Photo : EÜK*

Le Kollegium est devenu une sorte de maison pour les traducteurs littéraires. Et les trois instances, l'association des traducteurs allemands, l'EÜK et le DÜF, se complètent dans leurs efforts pour professionnaliser les traducteurs littéraires et leur insuffler de la confiance. De nos jours, les traducteurs participent à des rencontres et à des lectures publiques, ils ont gagné en visibilité, même s'ils restent encore en retrait dans la perception du public par rapport à d'autres travailleurs free-lance.

Quels sont à vos yeux les principaux défis actuels auxquels sont confrontés les traducteurs littéraires (en Europe) ?

À mon sens, il y a deux problèmes. Tout d'abord, la rémunération, qui reste très faible dans de nombreux pays. Il y a des différences, bien entendu. La plupart des traducteurs européens ne peuvent pas vivre de leur travail et doivent exercer une autre activité par ailleurs, du moins ceux qui ne traduisent pas depuis l'anglais.

Et deuxièmement, le déclin général de la culture de la lecture, qui a une incidence sur la librairie indépendante. La lecture a perdu son statut d'activité de loisir importante, surtout chez les jeunes gens, dont les capacités en ce domaine sont en baisse.

D'après vous, quel rôle devrait jouer l'EÜK en particulier et les résidences de traducteurs en général dans le monde de la traduction littéraire ?

Il faut que les résidences entretiennent la force et la créativité des traducteurs en attirant l'attention du public sur leur travail. On a encore besoin d'en savoir plus sur l'importance de ce métier. Les



Renate Birkenhauer est née à Berlin et a fait ses études à Tübingen, où elle a suivi un cursus de langue et littérature allemandes, de lexicographie et de procédures électroniques. Après son doctorat, en 1983, elle a cofondé la maison d'édition Straelener Manuskripte, spécialisée dans les domaines suivants : les glossaires spécifiques, réalisés à partir du vocabulaire recueilli par les traducteurs et qu'on ne trouvait alors dans aucun dictionnaire ; les recueils bilingues de poésie étrangère et les ouvrages sur l'art de la traduction littéraire. Depuis 2009, elle est vice-présidente d'honneur de l'EÜK.

Renate Birkenhauer

Photo : EÜK

lecteurs doivent prendre conscience que la traduction des ouvrages écrits par des auteurs étrangers ne tombe pas du ciel. Nous devons insister pour que le nom du traducteur soit mentionné sur la couverture et dans les recensions, et

veiller à ce que les traducteurs soient considérés comme des auteurs.

Traduit de l'anglais par Corinna Gepner

L'**Europäisches Übersetzer-Kollegium** (EÜK), ou **Collège européen des traducteurs de Straelen**, propose des résidences de durée variée dans ses trente studios accompagnés d'une grande cuisine commune tout équipée. Le Kollegium accepte les demandes de traducteurs de toutes les langues dès lors qu'ils ont au moins deux ouvrages publiés et travaillent sur un projet en cours pour un éditeur. Les résidences sont gratuites pour les traducteurs littéraires professionnels et l'on peut conjointement faire une demande de bourse.

L'EÜK affiche trois objectifs principaux :

1. introduire la littérature étrangère en Allemagne et faire connaître la littérature allemande à l'extérieur de ses frontières ;
2. améliorer la qualité des traductions d'ouvrages littéraires et de non-fiction ;
3. souligner sur le plan international l'importance de la traduction.

En dehors des résidences, le Collège organise des colloques et des ateliers, propose un programme « Traducteur en résidence » et possède une vaste bibliothèque de dictionnaires, de glossaires et d'œuvres littéraires du monde entier.

TRADUIRE ENTRE « PETITES » LANGUES

Petit, mais costaud : entre islandisation et traduction

Magnea Matthíasdóttir

J'avais vingt-quatre ans lorsqu'on m'a proposé pour la première fois de traduire un ouvrage du danois à l'islandais. « Du gâteau », pensais-je alors, « j'ai appris le danois à l'école pendant des années, je vis et j'étudie au Danemark, j'ai une bonne maîtrise de la langue. J'ai également une expérience de traductrice, de l'anglais certes, puisque j'ai traduit des contes de fées pour enfants, des nouvelles et quelques articles pour des magazines, mais la traduction d'un livre ne doit pas être si différente. » J'ai donc accepté. Les semaines suivantes furent... très instructives.

Il est souvent plus compliqué de traduire d'une « petite » langue vers une autre, entre langues nordiques par exemple, que d'un idiome issu d'une vaste zone linguistique, une *lingua franca* comme l'anglais, vers une microscopique, comme l'islandais, qui compte de nos jours à peine plus de 300 000 locuteurs natifs. L'afflux de traductions à partir d'une « grosse » langue vers une culture plus réduite est plus important que celui qui provient de langues moins largement parlées. Il en résulte une familiarité générale avec les idées, les expressions, les tournures, etc.

issues de la culture dominante et par la suite adoptées par la plus petite, non seulement à partir de livres et de textes écrits, mais à de nombreux niveaux grâce aux films, aux séries télévisées populaires, toutes sortes de sources multimédias, radio, Internet, et de nombreux autres influenceurs. Cette familiarité avec la culture dominante simplifie énormément la traduction d'expressions récurrentes (il y a toujours quelqu'un qui s'est chargé du gros du travail, et peut-être même la traductrice elle-même) et il est moins nécessaire d'expliquer certains phénomènes, certaines spécificités locales au public cible, puisqu'ils sont déjà connus. Traduire la littérature issue de cultures plus confidentielles, moins connues, est très différent, même quand la culture en question est plus proche de celle du traducteur, comme c'est le cas avec le Danemark et l'Islande. Les enfants danois comme islandais connaissent bien Halloween, coutume importée des États-Unis, mais très mal les traditions différentes des pays voisins, je pense par exemple à la célébration de *fastelavn* (une fête costumée qui a lieu le mercredi des Cendres). Donc, le traducteur sera peut-être contraint d'ajouter quelques

explications lorsqu'il travaille sur un livre pour enfants à partir d'une langue nordique ou de l'adapter au public cible, tandis que les adaptations seront moins nombreuses, voire absentes, s'il s'agit de traductions à partir de l'anglais.

L'Islande est devenue indépendante en 1944

Les langues nordiques, en dehors du finnois, des langues sames et du kalaallisut (le groenlandais), étaient autrefois une seule et même langue, le vieux norrois, que les Islandais appelaient *dönsk tunga* ou langue danoise. Après 1200, la langue a commencé à diverger et à se développer en différents idiomes vernaculaires, qui par la suite sont devenus les langues nationales parlées aujourd'hui dans les pays nordiques. (Nous, les Islandais, nous vantons souvent de parler la langue originelle, mais ce n'est pas tout à fait vrai, même si notre langue est probablement celle qui est restée la plus proche de l'ancienne.) Historiquement, culturellement et même politiquement, nous avons beaucoup en commun et les liens des Islandais avec le Danemark remontent loin, puisque l'Islande est restée sous domination danoise des siècles durant, jusqu'à notre indépendance en 1944. Ayant gardé notre propre langue, nous avons depuis le Moyen Âge eu recours à la traduction vers l'islandais de tous les noms danois, qu'il s'agisse de personnes ou de lieux, ou au moins à l'« islandisation » d'une manière ou d'une autre. Par exemple, pour le reste du monde, la reine danoise s'appelle Margrethe ; pour nous, les Islandais, elle est Margrét Þórhildur. De la même manière, le prince héritier de la Couronne danoise est Friðrik, cependant pour une raison mystérieuse, nous n'appelons pas son épouse María mais Mary, peut-

être parce qu'elle vient d'Australie et que nous ne jugeons pas nécessaire de traduire les noms non nordiques. Ils ne font pas partie de la famille.

« Nous, les Islandais, nous vantons souvent de parler la langue originelle »

Pourquoi est-ce que je vous raconte tout ça ? Eh bien, parce que le nom du protagoniste, qui était aussi le titre du premier livre que j'ai traduit du danois, était un mot de deux lettres qui a plus d'un sens dans cette langue et aucun équivalent naturel en islandais. Il pourrait être traduit par un certain nombre de mots différents, ou plutôt par un d'entre eux, selon le contexte, mais aucun de ces mots ne peut être un prénom en islandais. J'ai angoissé pendant des jours à propos de ce problème particulier, puis j'ai fini par utiliser le nom danois tel quel sans le changer, tout en essayant de me débrouiller avec tous les jeux de mots cachés dans le texte, probablement à l'aide d'une traduction très maladroite. Heureusement, ils n'étaient pas si nombreux dans ce roman sérieux pour adultes. Ou alors je les ai ratés, ce qui est toujours une possibilité.

Certains manuels scolaires étaient en danois

Autrefois, le danois était la première langue étrangère que nous apprenions à l'école – c'est aujourd'hui l'anglais. De nombreuses générations d'Islandais, jusqu'à l'année 2000 environ, ont



Magnea J. Matthíasdóttir a un master en étude de traduction de l'Université d'Islande. Elle a traduit de nombreux ouvrages pour des lecteurs de tous âges de l'anglais et du danois vers l'islandais, qui lui ont valu deux prix de traduction. Elle a été présidente de l'Association islandaise des traducteurs et des interprètes de 2013 à 2017, et est déléguée au CEATL depuis cinq ans.

*Magnea J. Matthíasdóttir
Photo : collection privée*

sincèrement cru qu'être capable de lire *Donald Duck* en danois et faire des exercices de traduction pour tester nos connaissances en grammaire et vocabulaire entre le danois et l'islandais nous permettraient de parler couramment la langue, illusion très vite dissipée dès notre première visite au Danemark où aucun locuteur natif ne pouvait comprendre ce que nous disions et vice-versa. Néanmoins, certains de nos manuels scolaires étaient en danois dans les cas où il n'existait aucune alternative islandaise. Les œuvres littéraires, originellement écrites en russe ou même en espagnol et en français, qui avaient été traduites en danois, étaient alors en cours de traduction vers l'islandais, avec le danois pour langue intermédiaire. On ne pouvait pas en dire autant de la littérature danoise. Après tout, nous comprenions sans peine l'original. Ou pas.

Avec le recul, je me rends compte que nombre des problèmes quasi insurmontables que j'ai rencontrés lors de mon premier « véritable » travail de traduction étaient en réalité très courants et typiquement inévitables.

Il m'a fallu acquérir un vocabulaire nouveau, éviter les « faux amis » – plus fréquents dans des langues proches – et trouver des traductions fonctionnelles, des tournures de phrases, pour fournir une version adéquate du livre original dans une langue différente. Je vous parle de la période sombre précédant l'existence d'Internet et de Google, la recherche des réponses et des solutions était alors bien plus compliquée et chronophage qu'elle ne l'est aujourd'hui. Disons que les résultats n'étaient pas forcément excellents. Je me serais probablement mieux débrouillée avec un texte plus ancien d'un auteur différent, peut-être H.C. Andersen ou Martin Andersen Nexø. Après tout, c'était à cela que m'avait préparée mon éducation : un vocabulaire solide (quoique antique) autour de la pêche et l'agriculture. Mais je suis venue à bout de ma traduction, le livre a été publié, et voilà.

Maintenant, j'espère simplement que jamais personne n'ira le dénicher sur une sombre étagère au fin fond d'une bibliothèque.

Traduit de l'anglais par Cécile Leclère

Transposition de la directive à l'autrichienne

Werner Richter

Lorsque la Directive sur le droit d'auteur dans le marché unique numérique (DSM) a été adoptée au Parlement européen, nous avons été nombreux en Europe à espérer que nos ministères de la Justice feraient du bon travail – après tout, la nécessité de transposer la directive offrait une excellente occasion de moderniser et d'améliorer la loi existante sur le droit d'auteur. En Autriche, par exemple, la dernière réforme importante en ce domaine datait de plusieurs décennies, si bien que les associations artistiques/culturelles du pays ont eu le sentiment qu'une porte s'ouvrait (ou qu'on voyait au moins le bout du tunnel), et se sont fédérées sous le titre *Initiative Urheberrecht* (« Initiative loi sur le droit d'auteur »). Nous avons réussi à rassembler tous les genres et les secteurs d'activité (film, musique, littérature, arts visuels, théâtre) et avons rapidement élaboré une déclaration commune exposant nos principales attentes à l'égard d'une loi moderne et adaptée aux besoins des auteurs.

Lignes de bataille

Puis, lors d'un changement de gouvernement, nous avons eu une

coalition des conservateurs et des Verts qui est allée jusqu'à inscrire l'octroi d'une « rémunération équitable pour les artistes » dans son programme. Et même si la pandémie a assurément détourné l'attention des politiques vers d'autres sujets, nous n'avons pas abandonné l'espoir que la transposition de la directive réponde aux besoins des artistes dans la mesure où les ministères de la Justice et des Affaires culturelles étaient désormais aux mains des Verts. Cela étant, ces derniers sont souvent du côté de la « culture numérique », dont la philosophie de la gratuité ne s'accorde pas vraiment avec la revendication des artistes à recevoir une juste rémunération pour l'utilisation de leurs œuvres. Cependant c'était tout de même mieux que d'avoir de nouveau un ministère d'obédience conservatrice ignorant nos demandes pendant des décennies dans l'intérêt de « l'économie », c'est-à-dire des producteurs commerciaux.

Quoi qu'il en soit, notre première impression a été positive, les fonctionnaires en charge du dossier semblant animés de bonnes intentions,

sans doute sur l'ordre de la ministre (une femme réellement compétente, issue d'une famille immigrée, ce qui constituait une première en Autriche). Le ministère de la Justice a ouvert le débat en organisant des réunions plénières pour rassembler tous les acteurs de la profession, c'est-à-dire les représentants des professions créatives et des exploitants/producteurs des divers domaines artistiques. Avec leurs avocats, ajouterai-je, bien que fort heureusement nous soyons nous aussi épaulés par des conseillers juridiques. Les fronts n'ont pas tardé à se dessiner. Les producteurs (notamment de cinéma et de musique, les radios et, dans une moindre mesure, les galeries et les éditeurs d'art) de même que les bibliothèques (!) sont ceux qui ont le plus élevé la voix pour réclamer une transposition minimale et rejeter les « gadgets coûteux », ainsi qu'ils désignaient les revendications des artistes à faire mieux que ce que prônait la directive.

Lorsque Initiative a proposé de négocier, les producteurs ont refusé, mais en coulisse ils ont probablement exercé



« Seul un financement équitable permet une rémunération équitable »
Photo : Hanneke van der Heijden

des pressions considérables sur les deux ministères, car le projet de loi sur le droit d'auteur qui a été rendu public dernièrement est très en deçà de ce que nous avons espéré – et bien moins favorable aux artistes sur certains points discutés en séance plénière. Initiative (ainsi que ses associations membres prises individuellement) s'emploie activement à faire modifier et amender ce projet avec, semble-t-il, un certain soutien du département de la Culture. Cependant, la récente crise gouvernementale a rejeté tout pronostic sur l'issue de ces tentatives dans le domaine de la pure et simple divination.

Nos principales doléances concernent les points suivants :

- La demande d'une **rémunération appropriée** pour les œuvres de création (énoncée dans l'article 18 de la directive sur le droit d'auteur dans le marché unique numérique) pourra être « soumise à un accord contractuel » (§ 37 f du projet de loi autrichien). Autrement dit, tout contrat peut désormais stipuler que le paragraphe 37 b (sur la rémunération équitable) ne s'appliquera pas, et alors adieu l'équité. En outre, de nombreux traducteurs (ou autres artistes) ne le remarqueront même pas : qui, en effet, ira examiner la loi sur le droit d'auteur pour vérifier ce dont parle le 37 b ?
- L'**obligation de transparence** (art. 19 de la directive), à savoir le droit de l'artiste à être informé sur les revenus générés par son œuvre, n'est pas applicable en raison d'une clause d'exception générale (§ 37 d du projet autrichien : pas d'obligation si l'information nécessite « des efforts disproportionnés pour d'autres raisons »).

- Il n'y a pas de dispositions sur l'**action collective**/la négociation collective (voir le considérant 73 de la directive).
- Une clause prévoit qu'en deçà d'une certaine limite, les extraits publiés en ligne considérés comme une « bagatelle » (moins de 15 secondes de musique, 160 caractères de texte, 250 kB pour une image) ne nécessitent pas d'autorisation – ce qui est un avantage pour les citations, la caricature, etc. –, mais il n'est pas non plus question d'un droit à rémunération. La nouvelle loi allemande sur le droit d'auteur, en revanche, parle à cet endroit de « rémunération appropriée » !
- Dans l'ensemble, la transposition allemande, quoique loin d'être parfaite, est bien meilleure que la proposition autrichienne, notamment dans les cas de figure suivants où, contrairement à l'Autriche, l'Allemagne prévoit une rémunération :
 - compensation pour l'utilisation numérique réglée directement par les plateformes ;
 - compensation pour l'utilisation numérique de l'œuvre à des fins de citation, de parodie, de caricature, de pastiche ;
 - compensation pour toute utilisation au-delà du minimum autorisé sur les plateformes numériques.

Les autres secteurs de la création ont eux aussi à redire sur ce projet de loi, mais je me suis concentré sur les points qui concernent le plus les traducteurs littéraires.

Un pied dans la place

À l'heure actuelle, fin octobre, diverses associations de « travailleurs créatifs » de même que Initiative



*Tee-shirt de soutien en faveur d'une rémunération équitable
Photo : Hanneke van der Heijden*

Urheberrecht, l'organisme qui les fédère, ont envoyé leurs commentaires aux ministères et sur le site du Parlement. Initiative a également rencontré les deux ministres et leurs équipes en compagnie de trois acteurs de cinéma très connus (en Autriche) ayant soutenu les revendications des artistes – un bon moyen d'essayer d'attirer l'attention des médias.

La ministre (Verts) nous a fait comprendre que l'autre partie (les conservateurs) n'accepterait guère que le projet de loi soit notablement modifié dans le sens que nous indiquions (cela irait à l'encontre des intérêts des « industries de la création », entendez les intérêts commerciaux), mais qu'au moins nous aurions désormais un pied dans la place pour de futurs changements.

Nous nous sommes tous mobilisés pour fournir aux ministères des arguments étayant notre position, et ma propre association de traducteurs (IG Übersetzerinnen Übersetzer) a fait



Werner Richter, né à Berlin (-Ouest), a fait des études de traduction littéraire. Il est diplômé de français, de russe et d'anglais, et possède des notions approfondies d'espagnol et de croate, bien qu'il ne travaille en fin de compte que depuis (et parfois vers) l'anglais, pour l'essentiel fiction, non-fiction et textes sur l'art, p. ex. Patricia Highsmith, Graham Greene, E. F. Benson, Allan Gurganus et T. C. Boyle. Richter a reçu le prix de traduction littéraire de l'État autrichien en 1993. Il est président de l'association des traducteurs littéraires autrichiens, depuis 1999.

Werner Richter

Photo : P.P. Wiplinger

appel à tous ses alliés internationaux tels que la Fédération internationale des traducteurs (FIT), le CEATL et l'European Writers' Council (EWC). Ils ont tous réagi rapidement – ce qui m'a vraiment rassuré sur le professionnalisme de ces organisations, qui reposent en grande partie sur le bénévolat. Nous leur sommes très reconnaissants de leur soutien !

Certaines campagnes en faveur des droits des artistes ont parfois relevé de l'activisme, avec des écrivains, des peintres et des musiciens manifestant dans le centre-ville (dans la Ringstraße, une des principales avenues de Vienne) déguisés en patients hospitalisés, portant un brancard où figurait l'inscription « Art malade » avec appareil de perfusion et pansements ensanglantés. Nous verrons ce que produira cette fois le pouvoir de l'imagination collective – et nous vous tiendrons au courant s'il s'agit d'une idée dont vous pouvez vous inspirer.

Quoi qu'il en soit, à présent la Commission de la justice va soumettre le projet au Parlement,

où il sera voté très vraisemblablement avant la fin de l'année. Nous n'en attendons pas grand-chose...

Addendum fin novembre 2021

Le projet de loi semble se diriger vers la Commission de la justice sans qu'il y ait vraiment eu débat au Parlement. On s'est dispensé de la procédure d'évaluation habituelle et les critiques suscitées par ce procédé cavalier rencontrent de l'agacement. Manifestement, « l'industrie » (c'est-à-dire le film et les producteurs de musique) se sont exprimés, et les conservateurs ont imposé une transposition minimale de la directive européenne. Ainsi, ils se sont contentés de faire ce qu'ils avaient à faire, ce qui est tout de même mieux que ce que nous avions avant, mais pour ce qui est d'élaborer une loi sur le droit d'auteur qui renforce la position des créateurs, on repassera.

Traduit de l'anglais par Corinna Gepner

NOUVELLES D'EUROPE : FINLANDE

Un œil sur la Finlande

Portraits de nos associations membres

KAOS – Un syndicat pour les traducteurs littéraires de Finlande

Quand, en 2010, le Syndicat des journalistes de Finlande a commencé à s'ouvrir plus largement aux indépendants travaillant dans l'industrie des médias, un groupe de traducteurs littéraires a décidé de s'engouffrer dans la brèche. C'est ainsi qu'au printemps 2014 est née **KAOS**, la branche des traducteurs littéraires au sein de l'Association des journalistes free-lance de Finlande, un des membres les plus notables du Syndicat des

journalistes. Pour la première fois en Finlande, les traducteurs littéraires obtenaient une représentation dotée d'un statut de syndicat.

En Finlande, les free-lance et autres travailleurs indépendants des domaines créatifs ont toujours eu une relation compliquée avec les négociations collectives. Le pays ayant une lecture extrêmement stricte des lois antitrust, il règne chez eux une grande frilosité – ils craignent en effet de se voir assignés en justice à la moindre tentative pour améliorer collectivement les conditions de travail, les tarifs et les droits des travailleurs indépendants. Cependant, un des objectifs à long terme de **KAOS** et des organisations dont elle découle, **AFJ** et **UJF**, est d'obtenir pour les free-lance et les autres créateurs indépendants le droit de négocier collectivement, particulièrement lorsqu'ils sont confrontés à de grandes entreprises médiatiques sur une base de négociation complètement inégalitaire. En la matière, nous espérons que lentement, mais sûrement,



*Le CA de gauche à droite : Riina Vuokko (secrétaire), J. Pekka Mäkelä, Outi Järvinen (vice-présidents), Jaakko Kankaanpää (président)
Photo : Anna Skogster*

les choses tournent en notre faveur, avec l'aide cruciale de la coopération européenne dans son ensemble et de l'Union européenne en particulier. Au-delà de l'aspect syndical des choses, comme la pression sur les droits de négociation collectifs et une meilleure sécurité sociale pour les free-lance, KAOS organise également toute une série de formations et d'ateliers à destination des traducteurs, débutants ou chevronnés, membres ou non de l'organisation. Le plus récent consistait en une masterclass pour les traducteurs littéraires débutants du suédois au finnois, très demandés actuellement grâce à la popularité non démentie du polar nordique, une vague initiée par nos voisins scandinaves et qui continue de déferler.

« **Un des objectifs à long terme de KAOS est d'obtenir le droit à la négociation collective pour les free-lance** »

KAOS organise aussi un événement annuel durant l'été pour les traducteurs littéraires de tout le pays : en alternance, un séminaire de deux jours à Helsinki

et un long camp d'été à la campagne, à Laukaa, dans le centre de la Finlande. Nous pouvons très fièrement le dire : il s'agit là du plus important rassemblement professionnel de traducteurs littéraires vers le finnois. D'autre part (hors covid-19), nous nous réunissons de façon informelle une fois par mois dans un bar à Helsinki, des rencontres ouvertes à toutes celles et ceux travaillant dans ce domaine.

KAOS

kääntäjien ammattiosasto

Une grande nouveauté nous réjouit énormément : nous venons de créer la bourse de voyage Genius Loci, attribuée pour la première fois en novembre 2021. Elle a pu être mise en place grâce à un legs d'Anja et Erkki Haglund, un couple de traducteurs littéraires renommés aujourd'hui disparus. Son objectif est de permettre aux traducteurs une immersion culturelle, dans un endroit lié à la langue source ou à un projet spécifique, sur une longue période. La bourse est un projet commun de KAOS et de la fondation littéraire WSOY, une des principales maisons d'édition du pays.

KAOS compte de plus en plus de membres, ils sont un peu moins d'une centaine actuellement, dont une portion significative de traducteurs littéraires professionnellement actifs en Finlande. C'est la seule association du pays exclusivement destinée aux



Jaakko Kankaanpää, titulaire d'un master d'histoire culturelle de l'Université de Turku, est traducteur professionnel littéraire de l'anglais au finnois, de fiction comme de non-fiction – il a traduit plus de cent ouvrages.

*Jaakko Kankaanpää
Photo : Private archive*

traducteurs littéraires. Son conseil d'administration est constitué d'un président et de trois membres élus chaque année par une assemblée générale, et ne compte aucun salarié. Les diverses activités sont principalement financées par des subventions d'État et ponctuellement par des sources privées.

KAOS fait également partie de diverses associations d'artistes et de droits d'auteurs. Ayant rejoint le CEATL en 2020, KAOS en est un des membres les plus récents, mais elle espère un partenariat long et fructueux.

Jaakko Kankaanpää

« KAOS organise un événement annuel durant l'été »

KAOS est représentée au conseil d'administration de l'organisation dont elle est immédiatement issue, le Syndicat des Journalistes free-lance de Finlande, ainsi qu'à l'Assemblée générale du Syndicat des Journalistes de Finlande.

SKTL

L'association finlandaise des traducteurs et interprètes SKTL, fondée en 1955, est la plus ancienne association représentant les traducteurs et interprètes de Finlande. On y trouve un très vaste panorama de professions relevant du domaine de la traduction et de l'interprétariat, dont des professeurs et des chercheurs.

Les quelque 1 800 membres de SKTL sont des traducteurs professionnels de littérature, de documentaires, d'audiovisuel ; des interprètes judiciaires, communautaires ou de conférence ; ainsi que des chercheurs. SKTL compte également parmi ses membres des étudiants. L'association se divise en cinq sections, l'une d'entre elles étant celle des traducteurs littéraires, actuellement composée de plus de 350 membres. Ces sections, ainsi que les branches locales à Turku, Tampere et Vaasa organisent toute une série d'événements informatifs chaque année.



SKTL promeut les conditions et la valorisation de la traduction et de l'interprétariat en Finlande. Elle est en contact avec les autorités, les organisations culturelles, les entreprises et les organisations commerciales. SKTL offre des conseils à la demande ainsi que des formations sur les négociations et les questions de contrat pour ses membres, par exemple ; cette communauté de professionnels constitue un réseau essentiel pour les traducteurs et interprètes de



Le nouveau CA de SKTL lors de AG de 2019
Photo : Maarit Laitinen

Finlande. SKTL produit également des publications et décerne des bourses.

SKTL est actif au sein d'organisations internationales et entretient des contacts solides dans le secteur de la traduction et de l'interprétariat partout dans le monde. SKTL est membre d'organisations internationales telles que le CEATL, la FIT, le Baltic Writers' Council, EULITA, AVTE, Norne et NFÖR, et les traducteurs littéraires représentent SKTL dans de nombreuses organisations finlandaises. En 2020, SKTL a rejoint le projet CROWD (2020–2024) qui participe à un réseau littéraire international.

Traduit de l'anglais par Cécile Leclère

Auteurs et traducteurs tirent la couverture à deux

Entretien avec *Jennifer Croft* et *Mark Haddon*, de la campagne *#TranslatorsOnTheCover*

La Journée mondiale de la Traduction 2021 a vu le lancement de *#TranslatorsOnTheCover* qui appelle tous les écrivains et écrivaines à demander à leurs éditeurs de faire figurer le nom de leurs traductrices ou traducteurs en couverture de leurs œuvres. Jennifer Croft et Mark Haddon, à l'origine de cette campagne, ont gentiment (et quasiment du jour au lendemain) accepté de répondre aux questions de Contrepoint.

Contrepoint : Comment vous, traductrice et écrivain, avez-vous été amenés à lancer ensemble cette campagne ?

Mark : Je connaissais le travail de Jennifer surtout par sa traduction du polonais à l'anglais de *Flights*, d'Olga Tokarczuk, lauréate du Booker International Prize. Par la suite, j'ai lu son *article* publié dans le Guardian sur l'invisibilité des traducteurs. Elle y

expliquait que leur difficile travail créatif revenait à faire un choix pour chaque mot d'un livre et que par conséquent, leur nom devrait apparaître sur sa couverture.

« **Espérons que les éditeurs suivront le mouvement** »

À cette lecture, je me suis senti coupable. En effet, bien qu'en contact avec certains de mes traducteurs (Harry Pallemans aux Pays-Bas, Hamid Dashti en Iran...), j'avais envers la traduction une attitude semblable à celle du monde du livre en général : pour moi, c'était un phénomène invisible, lointain. Mon accès de culpabilité a cependant laissé place à une phase d'éclaircissement : tandis que les traducteurs n'ont guère

le pouvoir de changer le statu quo, les éditeurs, eux, ont ce pouvoir mais pas la motivation. Je me suis dit que si les auteurs se souciaient davantage du traitement accordé à leurs traducteurs, un changement serait possible. J'ai alors demandé à mes agents, **Aitken Alexander Associates**, si je pouvais peser pour que toute future traduction porte le nom de son traducteur ou de sa traductrice en couverture. Comme ils m'ont assuré de leur soutien, je me suis mis en rapport avec Jennifer et nous avons dressé une liste d'écrivains que nous pensions disposés à agir dans le même sens.

« Notre action de sensibilisation à la nature collaborative des traductions en général aidera les traducteurs du monde entier »

Mais la machine s'est véritablement lancée quand j'ai pris contact avec Nicola Solomon, formidable directrice de la Society of Authors. Nous avons élaboré à quatre mains un **manifeste** que l'association a adressé par courriel à tous ses membres. Avant même que nous ayons obtenu 1 000 signatures, Pan Macmillan s'engageait à mentionner le nom de ses traducteurs sur ses couvertures.

Quant à Jennifer et moi, nous ne nous sommes toujours pas rencontrés, hormis lors d'une brève réunion tactique en ligne et d'une interview radiophonique réalisée par la BBC de part et d'autre de l'Atlantique. Mais nous nous sommes bien promis de partager un café et un gâteau quand nous coïnciderons dans le même fuseau horaire.

Contrepoint : Comment allez-vous transformer cette énorme vague de réponses positives en conversion avérée de nouveaux éditeurs ?

Mark : La campagne a maintenant [NdLR : début novembre 2021] réuni 2 300 signatures. Nous venons d'envoyer à tous nos soutiens des suggestions de courriers à adresser à leurs agents et/ou éditeurs, les exhortant à indiquer le nom de leurs traducteurs sur leurs couvertures. Bien entendu, cela ne va pas sans complications. Certaines maisons d'édition campent sur leurs



Couvertures de littérature traduite avec mention du traducteur

Photo : Collection de couvertures de livres CEATL

positions, sans qu'aucune n'avance pour autant d'arguments réellement solides. La palme revient à Pushkin Press, qui répond ceci à cette lettre envoyée par les auteurs : « On omet le fait que le traducteur n'est pas l'auteur, dont il conviendrait de connaître l'avis sur la question. » Par ailleurs, il existe évidemment des territoires où l'on traduit des titres commerciaux en masse, en interne et de manière collective. Par conséquent, nombre de ces livres n'ont pas de traducteur attiré. Cependant, si une majorité de nos signataires tiennent la promesse qu'ils ont publiquement exprimée, nous espérons que Pan Macmillan sera le premier de nombreux éditeurs à changer de politique, dans le meilleur des cas pour des raisons éthiques ou, du moins, pour suivre le mouvement.

Contrepoint : Que répondriez-vous aux objections selon lesquelles une rémunération correcte et des contrats équitables importent davantage qu'un nom sur une couverture ?

Jenny : Les contrats deviennent équitables lorsqu'on reconnaît aux traducteurs un rôle de créateurs à part entière. En mettant en avant leur identité, les éditeurs qui mentionnent leur nom sur la couverture de leurs livres prouvent leur engagement en faveur de la reconnaissance de ces professionnels et permettent aux lecteurs d'en faire autant. Si personne ne sait qui est le traducteur ou la traductrice, pourquoi lui verser des droits ? À l'inverse, si tout le monde sait que telle personne a écrit chaque mot de tel livre, a défendu son auteur auprès des éditeurs, agents, journalistes ou fondations ainsi que sur les médias

sociaux, a organisé des lectures de ses œuvres... ne devient-il pas évident qu'il faut le payer à la hauteur de ses mérites ?

Traduit de l'anglais par Marie-Christine Guyon

Proposition de courrier aux éditeurs/agents

« Pendant trop longtemps, l'importance des traductrices et traducteurs nous est passée inaperçue. C'est pourtant grâce à eux que nous avons accès aux littératures du monde, passées et présentes.

C'est grâce aux traducteurs que nous sommes davantage que des lecteurs et auteurs confinés sur des îles, où nous ne parlons qu'à nous-mêmes et n'écoutons personne d'autre.

Les traducteurs sont les forces vives du monde littéraire comme du secteur de l'édition qui le soutient. Ils méritent d'être reconnus, salués et récompensés à leur juste valeur. Pour que cela se réalise, la première étape est évidente.

C'est pourquoi, dorénavant, nous demanderons dans nos contrats et dans toutes communications que nos éditeurs, chaque fois qu'une de nos œuvres est traduite, veillent à ce que le nom de la traductrice ou du traducteur apparaisse en première de couverture. »



Jennifer Croft a remporté en 2020 le prix international d'écriture William Saroyan pour *Homesick*, récit autobiographique illustré, ainsi que le prix Man Booker International 2018 pour sa traduction du polonais à l'anglais de *Flights*, œuvre d'Olga Tokarczuk, prix Nobel de littérature. (Titre original *Bieguni*, traduit du polonais au français sous le titre *Les Pérégrins* par Grażyna Erhard, éditions Noir sur Blanc, 2010.)

Jennifer Croft
Photo : collection privée



Mark Haddon est l'auteur de quatre romans, parmi lesquels *Le bizarre incident du chien pendant la nuit* et, plus récemment, *L'Odyssée du marsouin* (traduits en français par Odile Demange, respectivement aux éditions Pocket Jeunesse, 2005, et aux éditions NiL, 2021).

Mark Haddon
Photo : collection privée

La clic-liste du CEATL :

liens vers le monde de la traduction

Faire traduire des livres entiers par des machines

Comme nous l'avons exposé dans le quatrième numéro de *Contrepoint*, la traduction automatique et la TAO sous diverses formes sont en train de se développer dans l'industrie de la traduction, pour le meilleur et pour le pire. Jusque-là, toutefois, aucun éditeur n'avait annoncé officiellement qu'il comptait utiliser l'intelligence artificielle, à savoir l'outil DeepL, pour traduire des livres, laissant aux traducteurs humains le soin de la post-édition.

La situation a changé quand, en octobre 2021, l'éditeur scientifique *Springer Nature* a déclaré que telle était dorénavant son intention. Valérie Le Plouhinec, secrétaire du CEATL et membre du conseil d'administration de l'ATLF, a commenté cette décision dans les colonnes de la revue en ligne *ActuaLitté*.



Pénurie de traducteurs dans le domaine du streaming ?

Avec la diffusion en continu d'émissions de télévision et de films de cinéma du monde entier, on pourrait penser que les traducteurs de l'audiovisuel sont à la fête. Malheureusement, et cela ne vous surprendra peut-être pas, il n'en est rien : la généralisation du streaming s'est accompagnée d'une dégradation des conditions de travail (rémunération insuffisante, contrats médiocres ou inexistants), obligeant les traducteurs chevronnés à quitter la profession. En dépit d'un volume de demandes considérable, il est devenu presque impossible de vivre correctement de cette activité.

Résultat : un travail de moindre qualité effectué par des traducteurs moins qualifiés qui ne s'attardent pas dans le métier. Cela a fini par entraîner une pénurie de traducteurs dans le monde entier, ainsi que l'a rapporté le magazine d'enquêtes en ligne *Rest of World*, qui s'intéresse à l'impact de la technologie. Ce cercle vicieux produit au bout du compte une détérioration accrue de la qualité des sous-titres, un des types de textes fictionnels les plus lus de nos jours, notamment par les enfants et les jeunes. Cela fait des années que

les associations de traducteurs de l'audiovisuel tirent la sonnette d'alarme. Dernièrement, **les critiques soulevées par la mauvaise qualité du sous-titrage de la série à succès *Squid Game***, sur Netflix, leur ont permis d'attirer l'attention d'un public plus large.

En réponse aux nombreux articles parus dans les médias, l'Association des traducteurs américains (ATA) a publié une **lettre ouverte** réclamant des conditions de travail équitables pour les traducteurs dans l'industrie du divertissement – et soulignant que le vrai problème n'était pas le manque de traducteurs qualifiés dans le domaine de l'audiovisuel : « Les professionnels qui œuvrent avec soin pour élaborer les diverses versions de nos émissions et films favoris devraient pouvoir être associés aux recettes générées par leur travail. »

Le colloque de Petra-E à Dublin

Le colloque de Petra-E, « *Études de traduction littéraire – Aujourd'hui et demain* », s'est tenu au Trinity College de Dublin du 4 au 6 novembre. Son objectif : faire un état des lieux de la traduction littéraire à l'heure actuelle et réfléchir à ce que l'avenir est susceptible de nous réserver. Parmi les nombreux sujets abordés, ceux relevant de la thématique « La traduction littéraire assistée par ordinateur : état des lieux au début des années 2020 » ont suscité un vif intérêt. Les auditeurs ont ainsi pu entendre Françoise Wuilmart (Belgique), membre honoraire du CEATL, et Teodora Tzankova, déléguée de l'Union des traducteurs bulgares au CEATL, membre d'un groupe de travail sur ce thème.

Arun Viswanath, traduire Harry Potter en yiddish

L'an dernier, *Harry Potter and the Philosopher's Stone*, le premier volume de la célèbre série de J. K. Rowling, disponible en plus de quatre-vingts langues, a été traduit en yiddish. Ce fut un succès – les deux mille premiers exemplaires se sont vendus en quinze jours.

Dans cette **vidéo**, Viswanath explique comment il s'y est pris pour trouver des équivalents yiddish aux célèbres noms de l'univers de Potter, tels que Slytherin (Serpentard), Voldemort, *The Mirror of Erised* (le Miroir du Riséd) ou le quidditch. Chemin faisant, il livre quelques informations générales sur le yiddish et ses relations avec la culture juive et expose ce que cette traduction représente pour lui et son lectorat.

Traduit de l'anglais par Corinna Gepner



Couverture de la traduction yiddish de Harry Potter and the Philosopher's Stone

Mentions légales

Contrepoint. La revue européenne des traducteurs littéraires du CEATL est une publication en ligne du Conseil européen des associations de traducteurs littéraires (CEATL) qui compte deux numéros par an en anglais et en français.



FONDATION
JAN MICHALSKI
POUR
L'ÉCRITURE
ET LA
LITTÉRATURE

ISSN : 2708-4426

Comité de rédaction :

Hanneke van der Heijden
Anne Larchet
Juliane Wammen

Coordination de l'édition en français :

Valérie Le Plouhinec

Lecture-corrrection en anglais :

Penelope Eades-Alvarez

Lecture-corrrection en français :

Valérie Le Plouhinec

Mise en page :

Róisín Ryan
roryan.com

Webmestre :

David Kiš

Distribution :

Valérie Le Plouhinec

Suggestions et commentaires peuvent être envoyés par courrier électronique à editors@ceatl.eu

Pour s'abonner, cliquer [ici](#)

Pour se désabonner, cliquer [ici](#)

Les opinions exprimées dans *Contrepoint* ne reflètent pas nécessairement la position officielle du CEATL. Le CEATL et la rédaction de *Contrepoint* n'assument aucune responsabilité pour les positions exprimées dans *Contrepoint*. La rédaction se réserve le droit d'éditer tout matériau qui lui serait proposé. Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays et soumis à autorisation écrite de la rédaction. Notre bonne foi ne s'accompagne d'aucune garantie tacite ou implicite.